

**L'HÉLIOTROPE**  
8 ALLÉE DU RELAIS  
27300 BERNAY

---

## **l'éveil du printemps**

de Frank Wedekind  
Traduction François Regnault

mise en scène Paul Desveaux

Théâtre de l'Aquarium  
27 mars au 29 avril 2001

## **REVUE DE PRESSE**

# LE FIGARO

jeudi 5 avril 2001

## CRITIQUE

### Sexe et fatalité

THÉÂTRE : « L'Éveil du printemps »  
de Frank Wedekind

Frédéric Ferney

De quoi nous parle Wedekind dans « L'Éveil du printemps » ? De l'adolescence. L'adolescence où tout est pressentiment, peurs, spasmes, soubresauts, présages. Chacun des jeunes héros, fille ou garçon, semble attiré par d'insoupçonnés abîmes. Est-ce donc cela, la jeunesse, un coup de sang qui masque une ardeur à périr ? Une impatience amoureuse envers le néant ? Il faut n'être ni romantique ni allemand pour en douter.

Beau texte, en tout cas, frémissant et hanté, de schopenhauerienne noirceur. Annonceur de surcroît. Pourquoi Wedekind est-il un

précurseur de l'expressionnisme ? Parce qu'on entrevoit ici parmi d'improbables contours des prodiges, des oracles et des enfants morts. Des lenteurs d'hiver, des brumes, des forêts invisibles. Les ravins et les lacs de Caspar David Friedrich ne sont pas loin. L'Homme masqué de Wedekind appartient à la même famille que le Roi des Aulnes et la Lorelei.

Comment traduire cela ? Par le jeu. Sans décor. C'est la (bonne) solution qui nous est proposée dans ce spectacle. Il y a je ne sais quoi d'ésotérique et douloureux dans les sommations de l'instinct auxquelles doivent répondre les héros. Les comédiens doivent assumer l'effrayante sincérité de Wedekind. Un lyrisme décapé de la comédie de la joie.

L'inconscient (car c'est bien cela qui affleure et qui s'érige en douce), Wedekind en parle en poète. Editée

en 1890 (elle ne sera jouée qu'en 1906), cette pièce scandaleuse (et sa puissance d'effraction est intacte) ne sera jouée qu'en 1906. Entre ces deux dates, la psychanalyse est née : Freud, qui admire Wedekind à l'instar de Brecht et Karl Kraus, publie « L'Interprétation des rêves » (1899) et ses « Trois Essais sur la théorie de la sexualité » (1905). D'emblée, le nouveau siècle choisit une teinte sombre.

On ne peut que saluer le travail du metteur en scène Paul Desvieux et du chorégraphe Yano Iatridès qui ont su inventer une écriture très dessinée, très corporelle, très rythmée, qui convient à la fois aux scènes d'intimité et aux scènes de groupe. Sur un plateau presque nu, les comédiens semblent danser au bord du vide, ivres de secousses, enclins à chanceler. Mimer la jeunesse, quoi de plus périlleux ! Fabrice Gals (Moritz Steife) et Julie

Recoing (Wendla) sont bouleversants. J'ai beaucoup aimé également le travail d'Anne Lévy qui assume un double rôle de mère, plutôt ingrat, dans Madame Gabor et Madame Bergman.

Ce qui domine, chez Wedekind, c'est la haine des mœurs et de la morale bourgeoise, ses crimes et ses mesquineries. Par endroits, on songe à « La Sainte Famille » de Friedrich Engels pour l'acuité de la satire.

Wedekind parle aussi de ce qu'on appellera plus tard la « generation gap » mais, au fond, le théâtre de Molière où abondent les pères abhorrés et les tyrans ne parle-t-il pas de la même chose ? Chaque printemps a toujours le même hiver à vaincre. Ce spectacle nous le dit avec force et précision.

Cartoucherie-Théâtre de l'Aquarium, à 20 h 30, dimanche à 16 heures. Jusqu'au 29 avril. Tél. 01.43.74.99.61.

# Le Monde

SAMEDI 14 AVRIL 2001

## « L'Eveil du printemps » ou l'adolescence contagieuse

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS, de Frank Wedekind. Mise en scène : Paul Desveaux. Avec Serge Bivann, Céline Bodis, Fabrice Cals, Maxime Desmons, Véronique Dossetto, Pierre Laneyrie, Anne Lévy, Adrien Michau, Julie Recoing.

CARTOUCHERIE - THÉÂTRE DE L'AQUARIUM, route du Champ-de-Manœuvre, Paris-12<sup>e</sup>. Tél. : 01-43-74-99-61. De 50 F (7,62 €) à 130 F (19,82 €). Durée : 2 h 30. Du mardi au samedi à 20 h 30 ; dimanche à 16 heures. Jusqu'au 29 avril.

*L'Eveil du printemps* (1891) a eu la malchance d'intéresser Freud. Depuis, la première pièce de Frank Wedekind traîne derrière elle sa petite phrase blessante : « *Ce n'est pas une grande œuvre d'art, mais elle restera comme un document.* » Bien des lustres plus tard, le document s'est si bien fondu dans l'œuvre qu'il faudrait faire fi du théâtre pour tenter de les séparer. Leur commune patine est prête à s'effacer au premier soupçon d'intérêt, pourvu qu'on lui accorde les égards traditionnellement consentis à leur contemporain Ibsen, par exemple. Alors, même les porteparole directs de l'auteur, prompts à débattre des devoirs et des libertés, deviennent des figures bien présentes et non de lointains idéologues.

Le printemps met les sens dessus dessous. Même les garçons qui optent pour des soins expéditifs, en ligne, comme à l'armée, aiguisent leur imaginaire. Tout poème suscite une lecture nouvelle, toute gravure découvre sa part de chair. Approcher le corps féminin, c'est risquer la perte (de Dieu), frôler l'athéisme. Délices et souffrances s'enchantent à tourmenter les filles devant un continent nouveau, voilé de brumes suggestives.

Avant que les familles ne les cadennassent devant « *la chose humaine entre toutes* », parce qu'elles n'ont pas les mots pour la dire. Cette absence de mots, ce vide, appelle la mort dans sa fosse, et envoie tournoyer la jeunesse dans

l'unique jardin offert au désir : le cimetière.

Une difficulté de *L'Eveil du printemps* tient à sa distribution. L'adolescent est une espèce délicate à acclimater sur scène. Revêtir un jeune homme de pantalons courts ne suffit pas à le rappeler aux devoirs des quinze ans. L'ingratitude prêtée à l'âge charge le comédien de ridicule à la première évocation de l'école. Dans ces conditions, les sirènes provocantes de la psychologie ne cachent que des écueils, dont s'est avisé le jeune metteur en scène Paul Desveaux. Avec le chorégraphe Yano Iatridès, il fait parler les corps autrement, portant la gestuelle vers l'épure et sa répétition. Les comédiens ne jouent pas les adolescents, mais jouent aux adolescents. Un moyen de mettre les spectateurs de leur côté, dans un sage partage des conventions.

Le décor a été laissé aux soins de quelques praticables inégaux, qui font retentir violemment les pas comme un besoin offensif des corps, un plaisir, choquant, une indécence peut-être, évacuée par les talons et la raideur cultivée des mères (Anne Lévy). Paul Desveaux a traité à l'énergie une troupe de jeunes gens et de jeunes filles assez égaux pour emporter la conviction, et un peu plus avec la contagieuse Julie Recoing (Wendla) : « *J'ai tant de bonheur d'être une fille.* »

Jean-Louis Perrier

# LE QUOTIDIEN DU MEDECIN

LE 11 AVRIL

« L'Eveil du printemps »,  
de Franck Wedekind

## Une force très personnelle

On aime voir et revoir la première pièce de l'auteur de « Lulu ». On aime voir et revoir ce drame qui date de 1891, fit scandale et trouble comme au premier jour.

L'adolescence y affronte le monde des adultes, se cogne de toute sa rayonnante énergie, vitale, mais destructrice aussi, à la vie. Alacrité et mélancolie y flambent haut. La mise en scène très personnelle de Paul Desveaux, son excellente direction d'acteurs, la belle qualité de la distribution, tout concourt à l'émotion.

**L**A relève est là, décidément, en matière de mise en scène, et Paul Desveaux en fait partie. Ce jeune directeur d'une compagnie sise en Haute-Normandie, L'Héliotrope, qui, avant Wedekind, s'est intéressé à Molière, Marivaux, Koltès, Sarraute, a tout d'un artiste sur qui compter. Sens de l'espace, du rythme, de la direction d'acteurs, cet « Eveil du printemps » est d'une remarquable cohérence et ne sacrifie jamais l'émotion à l'image. Pourtant tout est beau, fort, très personnel, tout témoigne d'une réflexion aigüe sur cette œuvre bouleversante et tout témoigne d'un grand métier de la scène.

Ils s'appellent Wendla, Ilse, Melchior, Moritz, Hans, ils ont 14-15 ans. Ils ont dans la tête leurs problèmes de mathématiques et déjà les grands textes de la littérature, ceux que l'on étudie en classe à leur âge. Ils ne savent pas grand-chose encore de la vie, mais les questions les taraudent comme sève qui monte de pulsions nouvelles à rêves imprécis, désirs parfois confus, espoir et angoisse inextricablement mêlés. Tout le monde a connu cela, tout le monde connaît cela et les adolescents du jour ressemblent comme frères à ceux de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle.

Pierre Garcia signe la scénographie et les costumes. De larges plateaux très simples sur lesquels les personnages peuvent s'ébattre à loisir et qui permettent les développements chorégraphiques imaginés par Yano Iatridès. Rien d'artificiel dans ce

travail dansé, réglé : cela donne corps au cœur, si l'on peut dire, et le travail sur les mouvements, qu'ils soient de groupe ou de solitude, est remarquablement inscrit dans cette mise en scène fluide et vive que soulignent la musique (Vincent Artaud et Arnaud Rebotin) et les lumières (Alexandre Martre).

Le drame de Wedekind est déchirant, mais il prend des allures allègres, souvent, et drôles. Paul Desveaux respecte cette versatilité des humeurs et dirige magnifiquement des interprètes remarquables qui méritent tous d'être cités. Julie Recoing, merveilleuse et sensible Wendla, Céline Bodis, sensuelle Ilse, Pierre Laneyrie, qui donne à Melchior sa juste inquiétude, Fabrice Cals, un Moritz aigu et attachant, Adrien Michaux, Ernst, fragile et solide à la fois, Maxime Desmons, Hans qui porte son mystère, sont tous très bien, fins, personnels, immédiatement présents, comme l'est Véronique Dossetto, Martha. Du côté des adultes, Serge Blavian, Monsieur Gabor puis l'homme masqué, Anne Lévy, présence puissante, sévère et tendre à la fois, impose sa personnalité forte.

Très belle pièce, très beau spectacle, frais et emporté, radieux et sombre, en toute fidélité à Wedekind.

*Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes, à 20 h 30, du mardi au samedi, en matinée, le dimanche à 16 h. Durée : 2 h 30 sans entracte (01.43.74.99.61). Jusqu'au 29 avril.*

# LES ECHOS

JEUDI 29 MARS 2001

## THÉÂTRE

### L'attraction des corps

**L'ÉVEIL DU PRINTEMPS**  
de Wedekind

*La pièce de l'auteur allemand est un classique, audacieux en son temps, sur la naissance de la sexualité. Elle est présentée par un jeune metteur en scène, Paul Desveaux, manifestement doué.*

*Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes. Tél. : 01.43.74.99.61. Jusqu'au 29 avril. Traduction de François Regnault aux éditions Théâtrales, qui publient le « Théâtre complet de Wedekind » en 7 volumes.*

Frank Wedekind fut un drôle de personnage, aussi bien journaliste que secrétaire de cirque, acteur et metteur en scène à Munich, avant la guerre de 1914. Il a laissé de nombreuses pièces, dont les plus intéressantes sont « Lulu » et « L'Éveil du printemps ». Cette dernière attire les jeunes compagnies, car elle met en scène la sexualité des adolescents. La métaphore du titre renvoie au sexe, à l'amour naissant, à la découverte du corps, à la lutte contre les tabous. En 1906, la pièce fit scandale. Aujourd'hui, elle ne trouble plus, mais nous parvient comme une pièce sur le trouble. Tous ces jeunes gens vivent dans la surprise et la douleur – certains en meurent – tandis qu'ils font face à ces choses mystérieuses que les adultes, parents et professeurs, leur cachent avec une grande obstination. Ils sont lycéens, écrasés par le système scolaire et la difficulté des études. L'un d'eux est renvoyé pour avoir confié à

un cahier le récit de ses premières expériences intimes. Le jeu d'attraction qui s'opère entre les garçons et les filles (et même entre un jeune homme et une mère de famille) va se développant un peu au hasard. La sexualité ne correspond pas toujours à l'amour. La belle Wendla meurt après un avortement : pourtant, son aventure n'était pas de celles où l'on s'engage de tout son être. Les deux personnages principaux, deux camarades très unis, se suicident l'un après l'autre. La pièce bascule, en fin de parcours, dans l'onirisme. Dans un cimetière, un double de l'auteur vient dire aux fantômes des adolescents sa vérité sur la vie.

Le metteur en scène, Paul Desveaux s'affirme tout de suite comme quelqu'un avec qui il faudra compter. Dans un large décor de planches, qui permet l'exploitation d'aires de jeu lointaines et rapprochées, il associe un climat intemporel et la réalité concrète et sensible des personnages. Les garçons sont en pantalon court, descendant jusqu'au mollet : les potaches d'alors. Et les filles dans la tenue brune et stricte des lycéennes. Mais tout le reste n'est qu'émotions vives et frêles, régulièrement bousculées par une violence imprévisible. Les acteurs reflètent cette jeunesse maladroite avec de vrais tempéraments : Julie Recoing, Pierre Laneyrie, Fabrice Cals. Dans le double rôle de femmes adultes et profitant des avantages de la maturité, Anne Lévy a une présence originale. Le spectacle gomme quelque peu, par son cadre abstrait, la trame de la pièce. Mais c'est un beau spectacle, très vibrant.

GILLES COSTAZ

# L'Humanité

23 avril 2001.

## ETEIGNEZ VOS PORTABLES

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

### LES BONNES N'ONT QUE FAIRE DE L'ÉVEIL DU PRINTEMPS ET RÉCIPROQUEMENT

**F**reud, en 1906, quand fut créé *l'Éveil du printemps*, en fit aussitôt l'éloge. Plus tard, Brecht qualifia Frank Wedekind de « grand éducateur de l'Europe moderne ». Entre-temps l'homme avait tâté de plusieurs métiers (journaliste, chef de publicité, secrétaire d'un cirque puis d'un marchand de tableaux, chansonnier, acteur, directeur de théâtre...), fut objet de scandale, goûta de la prison, passa pour un dangereux érotomane. Sans lui, nous n'aurions pas l'opéra *Lulu*, qu'Alban Berg tira notamment de sa *Boîte de Pandore*. *L'Éveil du printemps*, qui nous fut jadis révélé par Brigitte Jaques, on s'y colle de loin en loin. La dernière fois, c'était une réalisation d'Yves Baunesne abondant en sève poétique, interprétée par des gens recrutés sur les bancs du lycée. Ils avaient l'âge des rôles, celui de l'année du bac: Aujourd'hui, Paul Desveaux (1), qui anime à Bernay, dans l'Eure, L'Héliotrope (compagnie de la Vallée), donne de l'œuvre une version électrique, convaincante, épurée, dansante. On y sent un esprit de système, mais la représentation finit par emporter le morceau à force d'intelligence, par l'effet d'un parti pris judicieusement mené à son terme. La tragi-comédie de l'adolescence brimée par les conventions se donne libre cours sur une aire vaste à plusieurs niveaux, cernée par l'ombre, laquelle avale et recrache tour à tour les personnages.

#### Les enfants livrés par les cigognes

Construite en éclats, comme le *Woyzeck* de Büchner, la pièce met donc en jeu un petit groupe de jeunes d'il y a cent ans, au moment élu de la naissance du désir, contrarié par les instances familiales et sociales. L'une, enceinte à quatorze ans – à qui sa mère persistait à dire que les enfants sont livrés par les cigognes – mourra des mains d'une faiseuse d'anges. Une autre goûtera trop vite à la débauche. Un garçon, crucifié entre un bachotage effréné et le malheur de rester puceau, se fera sauter la tête tandis que son camarade, pour s'être trop penché sur la sexualité, sera jeté en maison de correction... À ces courtes séquences, la mise en scène de Paul Desveaux imprime une allure vive, coupante, qui fait la part belle à la traduction de François Regnault, miracle de finesse stylistique. Du texte, proféré dans une perpétuelle adresse au public, selon une scansion soufflée par une chorégraphie subtile (Yano Iatridès) qui règle le mouvement des corps, on ne perd rien de l'innocent cynisme auquel Wedekind doit son ton inimitable. Et l'on s'attache à des visages neufs (Julie Recoing, Véronique Dossetto, Céline Bodis, Fabrice Cals, Pierre Laneyrie, Maxime Desmons, Adrien Michaux...): Paul Desveaux, qui a parfaitement composé sa mise en scène sur le mode du staccato, possède le sens de l'orchestration. À ce titre, il ne faut pas le perdre de vue.

#### Madame est une marionnette

À force de tourner autour des *Bonnes*, on va finir par les rendre chèvres. Il est vrai que, chèvres, elles le sont déjà dans la pièce de Genet, à laquelle Alfredo Arias s'attaque à présent. Commencé à l'Athénée Louis-Jouvet (Jouvet, d'ailleurs, créa *les Bonnes*), ce spectacle a changé de crémerie (2). Cette fois, Arias renoue avec ce qui fit le meilleur de son action à la tête du groupe TSE; une sensibilité frémissante tournée vers le baroque, un goût sûr de la cérémonie secrète, une propension familière à l'étrange. C'est autrement plus raffiné que la besogne de mercenaire à laquelle il dut s'astreindre avec *la Dame aux camélias*, cousue sur mesure pour Isabelle Adjani. Mais passons sur le passé. À première vue, ces *Bonnes* n'ont rien que de très normal, pour ainsi dire. Elles n'affichent pas un caractère outré d'excentricité (Jean-Marie Patte avait choisi des hommes au crâne rasé, Victor Garcia avait juché ses comédiennes hurlantes sur des cothurnes...). Claire (Laure Duthilleul) et Solange (Marilù Marini), devant le rideau transparent à demi clos, se livrent d'abord au rituel qui leur est consubstantiel, d'amour-détestation réciproque, par le truchement de la figuré absente de Madame, dont elles empruntent robes et bijoux pour un exorcisme à toutes fins utiles. Laure Duthilleul et Marilù Marini, l'une dans la véhémence extravertie, l'autre dans la rétentation soumise des affects, nous offrent un portrait en pied contradictoire du beau monstre

bicéphale englué dans ses fantasmes qu'imagina Genet. Avec l'entrée de Madame, tout prend bizarrement corps. Car c'est Alfredo Arias qui investit le rôle. L'effet qu'il produit est proprement inédit. Il ne singe pas la féminité à la manière des travestis. Vêtue, ou dépouillée des oripeaux de l'élégance « new look » qui préside à son apparition, sa Madame, ni homme, ni femme, semble un mannequin de vitrine, une marionnette inspirée (Kleist, en un court traité fameux, ne voyait-il pas dans ce simulacre d'humanité l'acteur idéal?). Jusqu'à ses gestes qui inventent du jamais vu, tandis que la voix demeure mâle. On saisit mieux comment, s'enfuyant soudain par la penderie, dans son corset en plastique imitant des courbes féminines, cette Madame peut être le portemanteau idéal des aspirations ancillaires au sacrifice. Ainsi, comme Monsieur, Madame, bien que montrée, n'a qu'une existence fantomatique dans la tête des Bonnes. C'est là plus qu'une curiosité. Un coup de dé esthétique, doublé d'un pari d'ordre mental.

(1) *L'Éveil du printemps*, jusqu'au 29 avril au Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, tél. : 01 43 74 99 61.

(2) *Les Bonnes*, jusqu'au 19 mai, aux Bouffes-Parisiens, 4, rue Monsigny, 75002 Paris, tél. : 01 42 96 92 42. Erratum : lundi dernier, nous avons écrit que les Juives, de Garnier, au Théâtre du Marais, c'était jusqu'au 9 avril. En réalité, c'est jusqu'au 29. Mille excuses.

# LES ECHOS

JEUDI 29 MARS 2001

## THÉÂTRE

### L'attraction des corps

**L'ÉVEIL DU PRINTEMPS**  
de Wedekind

*La pièce de l'auteur allemand est un classique, audacieux en son temps, sur la naissance de la sexualité. Elle est présentée par un jeune metteur en scène, Paul Desveaux, manifestement doué.*

*Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes. Tél. : 01.43.74.99.61. Jusqu'au 29 avril. Traduction de François Regnault aux éditions Théâtrales, qui publient le « Théâtre complet de Wedekind » en 7 volumes.*

Frank Wedekind fut un drôle de personnage, aussi bien journaliste que secrétaire de cirque, acteur et metteur en scène à Munich, avant la guerre de 1914. Il a laissé de nombreuses pièces, dont les plus intéressantes sont « Lulu » et « L'Éveil du printemps ». Cette dernière attire les jeunes compagnies, car elle met en scène la sexualité des adolescents. La métaphore du titre renvoie au sexe, à l'amour naissant, à la découverte du corps, à la lutte contre les tabous. En 1906, la pièce fit scandale. Aujourd'hui, elle ne trouble plus, mais nous parvient comme une pièce sur le trouble. Tous ces jeunes gens vivent dans la surprise et la douleur – certains en meurent – tandis qu'ils font face à ces choses mystérieuses que les adultes, parents et professeurs, leur cachent avec une grande obstination. Ils sont lycéens, écrasés par le système scolaire et la difficulté des études. L'un d'eux est renvoyé pour avoir confié à

un cahier le récit de ses premières expériences intimes. Le jeu d'attraction qui s'opère entre les garçons et les filles (et même entre un jeune homme et une mère de famille) va se développant un peu au hasard. La sexualité ne correspond pas toujours à l'amour. La belle Wendla meurt après un avortement : pourtant, son aventure n'était pas de celles où l'on s'engage de tout son être. Les deux personnages principaux, deux camarades très unis, se suicident l'un après l'autre. La pièce bascule, en fin de parcours, dans l'onirisme. Dans un cimetière, un double de l'auteur vient dire aux fantômes des adolescents sa vérité sur la vie.

Le metteur en scène, Paul Desveaux s'affirme tout de suite comme quelqu'un avec qui il faudra compter. Dans un large décor de planches, qui permet l'exploitation d'aires de jeu lointaines et rapprochées, il associe un climat intemporel et la réalité concrète et sensible des personnages. Les garçons sont en pantalon court, descendant jusqu'au mollet : les potaches d'alors. Et les filles dans la tenue brune et stricte des lycéennes. Mais tout le reste n'est qu'émotions vives et frêles, régulièrement bousculées par une violence imprévisible. Les acteurs reflètent cette jeunesse maladroite avec de vrais tempéraments : Julie Recoing, Pierre Laneyrie, Fabrice Cals. Dans le double rôle de femmes adultes et profitant des avantages de la maturité, Anne Lévy a une présence originale. Le spectacle gomme quelque peu, par son cadre abstrait, la trame de la pièce. Mais c'est un beau spectacle, très vibrant.

GILLES COSTAZ

jeudi 12 avril 2001

SÉLECTION



PAR JEAN-PIERRE HAN

## Hymne à la vie

■ Étrange et paradoxal *Éveil du printemps* écrit par le dramaturge allemand Frank Wedekind en 1891... une œuvre louée plus tard par Freud soi-même. D'une plume incisive, l'auteur met au jour les pulsions et les mécanismes contradictoires de la nature humaine. Elle est ici saisie au moment de son violent éveil, l'adolescence, en butte à la résistance des conventions de la société bourgeoise. 1891-2001, les choses ont-elles fondamentalement changé ? En 1906, lors de sa création, la pièce fit bien évidemment scandale. À voir le travail du jeune Paul Desvaux et de son équipe, on le comprend aisément. C'est même l'une de ses vertus essentielles : nous donner à voir et à entendre le texte dans toute sa superbe force et sa subtile complexité.

*L'Éveil du printemps* est une œuvre paradoxale en ce qu'elle éclaire des zones sombres et troubles de notre nature. Sa colorature serait plutôt noire. Cependant, c'est un véritable hymne à la vie. Cette « tragédie enfantine » comme la qualifiait son auteur s'achève tout de même sur cette expression : « je souris... »

Paul Desvaux a su réunir une distribution parfaitement homogène qui, même si elle n'a pas l'âge des rôles, réussit à nous convaincre. Il s'est attaqué à cette pièce sans complexe, fidèle à son cheminement éclaté. Il a trouvé l'ébauche d'un style à travers les méandres de différents registres de jeu. Il ne manquera pas de l'affirmer en le débarrassant de quelques menues fioritures ou approximations. Cet *Éveil du printemps* est donc aussi l'éveil d'un metteur en scène et de jeunes talents théâtraux.

*L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind. Théâtre de l' Aquarium, La Cartoucherie, Paris 12°. Jusqu'au 29 avril. De 50 F à 130 F. Tél.: 01 43 74 99 61.



# L'Humanité

23 avril 2001.

## ETEIGNEZ VOS PORTABLES

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

### LES BONNES N'ONT QUE FAIRE DE L'ÉVEIL DU PRINTEMPS ET RÉCIPROQUEMENT

**F**reud, en 1906, quand fut créé *l'Éveil du printemps*, en fit aussitôt l'éloge. Plus tard, Brecht qualifia Frank Wedekind de « grand éducateur de l'Europe moderne ». Entre-temps l'homme avait tâté de plusieurs métiers (journaliste, chef de publicité, secrétaire d'un cirque puis d'un marchand de tableaux, chansonnier, acteur, directeur de théâtre...), fut objet de scandale, goûta de la prison, passa pour un dangereux érotomane. Sans lui, nous n'aurions pas l'opéra *Lulu*, qu'Alban Berg tira notamment de sa *Boîte de Pandore*. *L'Éveil du printemps*, qui nous fut jadis révélé par Brigitte Jaques, on s'y colle de loin en loin. La dernière fois, c'était une réalisation d'Yves Baunesne abondant en sève poétique, interprétée par des gens recrutés sur les bancs du lycée. Ils avaient l'âge des rôles, celui de l'année du bac: Aujourd'hui, Paul Desveaux (1), qui anime à Bernay, dans l'Eure, L'Héliotrope (compagnie de la Vallée), donne de l'œuvre une version électrique, convaincante, épurée, dansante. On y sent un esprit de système, mais la représentation finit par emporter le morceau à force d'intelligence, par l'effet d'un parti pris judicieusement mené à son terme. La tragi-comédie de l'adolescence brimée par les conventions se donne libre cours sur une aire vaste à plusieurs niveaux, cernée par l'ombre, laquelle avale et recrache tour à tour les personnages.

#### Les enfants livrés par les cigognes

Construite en éclats, comme le *Woyzeck* de Büchner, la pièce met donc en jeu un petit groupe de jeunes d'il y a cent ans, au moment élu de la naissance du désir, contrarié par les instances familiales et sociales. L'une, enceinte à quatorze ans – à qui sa mère persistait à dire que les enfants sont livrés par les cigognes – mourra des mains d'une faiseuse d'anges. Une autre goûtera trop vite à la débauche. Un garçon, crucifié entre un bachotage effréné et le malheur de rester puceau, se fera sauter la tête tandis que son camarade, pour s'être trop penché sur la sexualité, sera jeté en maison de correction... À ces courtes séquences, la mise en scène de Paul Desveaux imprime une allure vive, coupante, qui fait la part belle à la traduction de François Regnault, miracle de finesse stylistique. Du texte, proféré dans une perpétuelle adresse au public, selon une scansion soufflée par une chorégraphie subtile (Yano Iatridès) qui règle le mouvement des corps, on ne perd rien de l'innocent cynisme auquel Wedekind doit son ton inimitable. Et l'on s'attache à des visages neufs (Julie Recoing, Véronique Dossetto, Céline Bodis, Fabrice Cals, Pierre Laneyrie, Maxime Desmons, Adrien Michaux...): Paul Desveaux, qui a parfaitement composé sa mise en scène sur le mode du staccato, possède le sens de l'orchestration. À ce titre, il ne faut pas le perdre de vue.

#### Madame est une marionnette

À force de tourner autour des *Bonnes*, on va finir par les rendre chèvres. Il est vrai que, chèvres, elles le sont déjà dans la pièce de Genet, à laquelle Alfredo Arias s'attaque à présent. Commencé à l'Athénée Louis-Jouvet (Jouvet, d'ailleurs, créa *les Bonnes*), ce spectacle a changé de crémerie (2). Cette fois, Arias renoue avec ce qui fit le meilleur de son action à la tête du groupe TSE; une sensibilité frémissante tournée vers le baroque, un goût sûr de la cérémonie secrète, une propension familière à l'étrange. C'est autrement plus raffiné que la besogne de mercenaire à laquelle il dut s'astreindre avec *la Dame aux camélias*, cousue sur mesure pour Isabelle Adjani. Mais passons sur le passé. À première vue, ces *Bonnes* n'ont rien que de très normal, pour ainsi dire. Elles n'affichent pas un caractère outré d'excentricité (Jean-Marie Patte avait choisi des hommes au crâne rasé, Victor Garcia avait juché ses comédiennes hurlantes sur des cothurnes...). Claire (Laure Duthilleul) et Solange (Marilù Marini), devant le rideau transparent à demi clos, se livrent d'abord au rituel qui leur est consubstantiel, d'amour-détestation réciproque, par le truchement de la figuré absente de Madame, dont elles empruntent robes et bijoux pour un exorcisme à toutes fins utiles. Laure Duthilleul et Marilù Marini, l'une dans la véhémence extravertie, l'autre dans la rétentation soumise des affects, nous offrent un portrait en pied contradictoire du beau monstre

bicéphale englué dans ses fantasmes qu'imagina Genet. Avec l'entrée de Madame, tout prend bizarrement corps. Car c'est Alfredo Arias qui investit le rôle. L'effet qu'il produit est proprement inédit. Il ne singe pas la féminité à la manière des travestis. Vêtue, ou dépouillée des oripeaux de l'élégance « new look » qui préside à son apparition, sa Madame, ni homme, ni femme, semble un mannequin de vitrine, une marionnette inspirée (Kleist, en un court traité fameux, ne voyait-il pas dans ce simulacre d'humanité l'acteur idéal?). Jusqu'à ses gestes qui inventent du jamais vu, tandis que la voix demeure mâle. On saisit mieux comment, s'enfuyant soudain par la penderie, dans son corset en plastique imitant des courbes féminines, cette Madame peut être le portemanteau idéal des aspirations ancillaires au sacrifice. Ainsi, comme Monsieur, Madame, bien que montrée, n'a qu'une existence fantomatique dans la tête des Bonnes. C'est là plus qu'une curiosité. Un coup de dé esthétique, doublé d'un pari d'ordre mental.

(1) *L'Éveil du printemps*, jusqu'au 29 avril au Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, tél. : 01 43 74 99 61.

(2) *Les Bonnes*, jusqu'au 19 mai, aux Bouffes-Parisiens, 4, rue Monsigny, 75002 Paris, tél. : 01 42 96 92 42. Erratum : lundi dernier, nous avons écrit que les Juives, de Garnier, au Théâtre du Marais, c'était jusqu'au 9 avril. En réalité, c'est jusqu'au 29. Mille excuses.

# LE QUOTIDIEN DU MEDECIN

LE 11 AVRIL

« L'Eveil du printemps »,  
de Franck Wedekind

## Une force très personnelle

On aime voir et revoir la première pièce de l'auteur de « Lulu ». On aime voir et revoir ce drame qui date de 1891, fit scandale et trouble comme au premier jour.

L'adolescence y affronte le monde des adultes, se cogne de toute sa rayonnante énergie, vitale, mais destructrice aussi, à la vie. Alacrité et mélancolie y flambent haut. La mise en scène très personnelle de Paul Desveaux, son excellente direction d'acteurs, la belle qualité de la distribution, tout concourt à l'émotion.

**L**A relève est là, décidément, en matière de mise en scène, et Paul Desveaux en fait partie. Ce jeune directeur d'une compagnie sise en Haute-Normandie, L'Héliotrope, qui, avant Wedekind, s'est intéressé à Molière, Marivaux, Koltès, Sarraute, a tout d'un artiste sur qui compter. Sens de l'espace, du rythme, de la direction d'acteurs, cet « Eveil du printemps » est d'une remarquable cohérence et ne sacrifie jamais l'émotion à l'image. Pourtant tout est beau, fort, très personnel, tout témoigne d'une réflexion aiguë sur cette œuvre bouleversante et tout témoigne d'un grand métier de la scène.

Ils s'appellent Wendla, Ilse, Melchior, Moritz, Hans, ils ont 14-15 ans. Ils ont dans la tête leurs problèmes de mathématiques et déjà les grands textes de la littérature, ceux que l'on étudie en classe à leur âge. Ils ne savent pas grand-chose encore de la vie, mais les questions les taraudent comme sève qui monte de pulsions nouvelles à rêves imprécis, désirs parfois confus, espoir et angoisse inextricablement mêlés. Tout le monde a connu cela, tout le monde connaît cela et les adolescents du jour ressemblent comme frères à ceux de cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle.

Pierre Garcia signe la scénographie et les costumes. De larges plateaux très simples sur lesquels les personnages peuvent s'ébattre à loisir et qui permettent les développements chorégraphiques imaginés par Yano Iatridès. Rien d'artificiel dans ce

travail dansé, réglé : cela donne corps au cœur, si l'on peut dire, et le travail sur les mouvements, qu'ils soient de groupe ou de solitude, est remarquablement inscrit dans cette mise en scène fluide et vive que soulignent la musique (Vincent Artaud et Arnaud Rebotin) et les lumières (Alexandre Martre).

Le drame de Wedekind est déchirant, mais il prend des allures allègres, souvent, et drôles. Paul Desveaux respecte cette versatilité des humeurs et dirige magnifiquement des interprètes remarquables qui méritent tous d'être cités. Julie Recoing, merveilleuse et sensible Wendla, Céline Bodis, sensuelle Ilse, Pierre Laneyrie, qui donne à Melchior sa juste inquiétude, Fabrice Cals, un Moritz aigu et attachant, Adrien Michaux, Ernst, fragile et solide à la fois, Maxime Desmons, Hans qui porte son mystère, sont tous très bien, fins, personnels, immédiatement présents, comme l'est Véronique Dossetto, Martha. Du côté des adultes, Serge Blavian, Monsieur Gabor puis l'homme masqué, Anne Lévy, présence puissante, sévère et tendre à la fois, impose sa personnalité forte.

Très belle pièce, très beau spectacle, frais et emporté, radieux et sombre, en toute fidélité à Wedekind.

*Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes, à 20 h 30, du mardi au samedi, en matinée, le dimanche à 16 h. Durée : 2 h 30 sans entracte (01.43.74.99.61). Jusqu'au 29 avril.*

# Le Monde

SAMEDI 14 AVRIL 2001

## « L'Eveil du printemps » ou l'adolescence contagieuse

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS, de Frank Wedekind. Mise en scène : Paul Desveaux. Avec Serge Bivann, Céline Bodis, Fabrice Cals, Maxime Desmons, Véronique Dossetto, Pierre Laneyrie, Anne Lévy, Adrien Michau, Julie Recoing.

CARTOUCHERIE - THÉÂTRE DE L'AQUARIUM, route du Champ-de-Manœuvre, Paris-12<sup>e</sup>. Tél. : 01-43-74-99-61. De 50 F (7,62 €) à 130 F (19,82 €). Durée : 2 h 30. Du mardi au samedi à 20 h 30 ; dimanche à 16 heures. Jusqu'au 29 avril.

*L'Eveil du printemps* (1891) a eu la malchance d'intéresser Freud. Depuis, la première pièce de Frank Wedekind traîne derrière elle sa petite phrase blessante : « *Ce n'est pas une grande œuvre d'art, mais elle restera comme un document.* » Bien des lustres plus tard, le document s'est si bien fondu dans l'œuvre qu'il faudrait faire fi du théâtre pour tenter de les séparer. Leur commune patine est prête à s'effacer au premier soupçon d'intérêt, pourvu qu'on lui accorde les égards traditionnellement consentis à leur contemporain Ibsen, par exemple. Alors, même les porteparole directs de l'auteur, prompts à débattre des devoirs et des libertés, deviennent des figures bien présentes et non de lointains idéologues.

Le printemps met les sens dessus dessous. Même les garçons qui optent pour des soins expéditifs, en ligne, comme à l'armée, aiguissent leur imaginaire. Tout poème suscite une lecture nouvelle, toute gravure découvre sa part de chair. Approcher le corps féminin, c'est risquer la perte (de Dieu), frôler l'athéisme. Délices et souffrances s'enchantent à tourmenter les filles devant un continent nouveau, voilé de brumes suggestives.

Avant que les familles ne les cadennassent devant « *la chose humaine entre toutes* », parce qu'elles n'ont pas les mots pour la dire. Cette absence de mots, ce vide, appelle la mort dans sa fosse, et envoie tournoyer la jeunesse dans

l'unique jardin offert au désir : le cimetière.

Une difficulté de *L'Eveil du printemps* tient à sa distribution. L'adolescent est une espèce délicate à acclimater sur scène. Revêtir un jeune homme de pantalons courts ne suffit pas à le rappeler aux devoirs des quinze ans. L'ingratitude prêtée à l'âge charge le comédien de ridicule à la première évocation de l'école. Dans ces conditions, les sirènes provocantes de la psychologie ne cachent que des écueils, dont s'est avisé le jeune metteur en scène Paul Desveaux. Avec le chorégraphe Yano Iatridès, il fait parler les corps autrement, portant la gestuelle vers l'épure et sa répétition. Les comédiens ne jouent pas les adolescents, mais jouent aux adolescents. Un moyen de mettre les spectateurs de leur côté, dans un sage partage des conventions.

Le décor a été laissé aux soins de quelques praticables inégaux, qui font retentir violemment les pas comme un besoin offensif des corps, un plaisir, choquant, une indécence peut-être, évacuée par les talons et la raideur cultivée des mères (Anne Lévy). Paul Desveaux a traité à l'énergie une troupe de jeunes gens et de jeunes filles assez égaux pour emporter la conviction, et un peu plus avec la contagieuse Julie Recoing (Wendla) : « *J'ai tant de bonheur d'être une fille.* »

Jean-Louis Perrier

# LE FIGARO

jeudi 5 avril 2001

## CRITIQUE

### Sexe et fatalité

THÉÂTRE : « L'Éveil du printemps »  
de Frank Wedekind

Frédéric Ferney

De quoi nous parle Wedekind dans « L'Éveil du printemps » ? De l'adolescence. L'adolescence où tout est pressentiment, peurs, spasmes, soubresauts, présages. Chacun des jeunes héros, fille ou garçon, semble attiré par d'insoupçonnés abîmes. Est-ce donc cela, la jeunesse, un coup de sang qui masque une ardeur à périr ? Une impatience amoureuse envers le néant ? Il faut n'être ni romantique ni allemand pour en douter.

Beau texte, en tout cas, frémissant et hanté, de schopenhauerienne noirceur. Annonceur de surcroît. Pourquoi Wedekind est-il un

précurseur de l'expressionnisme ? Parce qu'on entrevoit ici parmi d'improbables contours des prodiges, des oracles et des enfants morts. Des lenteurs d'hiver, des brumes, des forêts invisibles. Les ravins et les lacs de Caspar David Friedrich ne sont pas loin. L'Homme masqué de Wedekind appartient à la même famille que le Roi des Aulnes et la Lorelei.

Comment traduire cela ? Par le jeu. Sans décor. C'est la (bonne) solution qui nous est proposée dans ce spectacle. Il y a je ne sais quoi d'ésotérique et douloureux dans les sommations de l'instinct auxquelles doivent répondre les héros. Les comédiens doivent assumer l'effrayante sincérité de Wedekind. Un lyrisme décapé de la comédie de la joie.

L'inconscient (car c'est bien cela qui affleure et qui s'érige en douce), Wedekind en parle en poète. Editée

en 1890 (elle ne sera jouée qu'en 1906), cette pièce scandaleuse (et sa puissance d'effraction est intacte) ne sera jouée qu'en 1906. Entre ces deux dates, la psychanalyse est née : Freud, qui admire Wedekind à l'instar de Brecht et Karl Kraus, publie « L'Interprétation des rêves » (1899) et ses « Trois Essais sur la théorie de la sexualité » (1905). D'emblée, le nouveau siècle choisit une teinte sombre.

On ne peut que saluer le travail du metteur en scène Paul Desvieux et du chorégraphe Yano Iatridès qui ont su inventer une écriture très dessinée, très corporelle, très rythmée, qui convient à la fois aux scènes d'intimité et aux scènes de groupe. Sur un plateau presque nu, les comédiens semblent danser au bord du vide, ivres de secousses, enclins à chanceler. Mimer la jeunesse, quoi de plus périlleux ! Fabrice Gals (Moritz Steife) et Julie

Recoing (Wendla) sont bouleversants. J'ai beaucoup aimé également le travail d'Anne Lévy qui assume un double rôle de mère, plutôt ingrat, dans Madame Gabor et Madame Bergman.

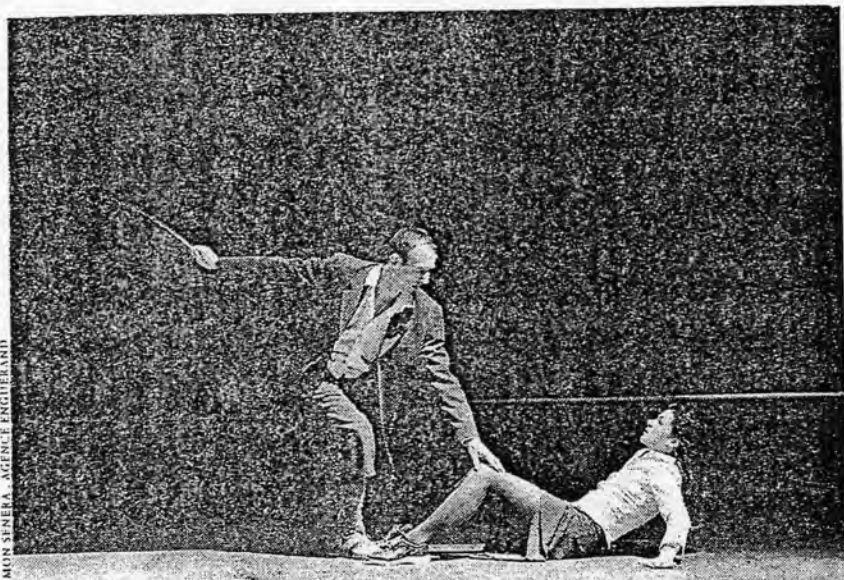
Ce qui domine, chez Wedekind, c'est la haine des mœurs et de la morale bourgeoise, ses crimes et ses mesquineries. Par endroits, on songe à « La Sainte Famille » de Friedrich Engels pour l'acuité de la satire.

Wedekind parle aussi de ce qu'on appellera plus tard la « generation gap » mais, au fond, le théâtre de Molière où abondent les pères abhorrés et les tyrans ne parle-t-il pas de la même chose ? Chaque printemps a toujours le même hiver à vaincre. Ce spectacle nous le dit avec force et précision.

Cartoucherie-Théâtre de l'Aquarium, à 20 h 30, dimanche à 16 heures. Jusqu'au 29 avril. Tél. 01.43.74.99.61.

# LIBERATION

mardi 3 avril 2001



RAMON SENECA - AGENCE ENGERAND

«L'Eveil du printemps», de Frank Wedekind, avait choqué lors de sa parution.

## **Théâtre** Sexe intention

Dans l'Allemagne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs adolescents paient de leur vie la découverte de leur sexualité. Deux d'entre eux se suicident, une troisième meurt après un avortement, une autre devient prostituée. A sa parution, *l'Eveil du printemps* fit scandale, à cause de son sujet mais surtout de son ton. Chez Frank Wedekind, le sexe est une force de vie qui ne se transforme en force de mort que parce que la société le cache et le nie. A la liberté du propos de Wedekind répondait une forme dramatique originale: une série de tableaux, conçus comme des moments clés dans la vie des différents personnages; et un final fantastique au cimetière, avec apparition de fantômes. Le metteur en scène Paul Desveaux monte cette histoire avec beaucoup d'assurance. Ses jeunes acteurs, en culottes courtes pour les garçons, font rapidement oublier qu'ils ont un peu plus que l'âge de leur rôle. Une scénographie à base de praticables en bois dresse un espace affranchi de tout réalisme, qui évoque un parcours initiatique dans le vide. Ingénieux, son spectacle manque pourtant de chair et d'ambiguïtés, comme si, par crainte de sombrer dans le trivial, il préférait faire du sexe une abstraction. Pourquoi pas? ●

RENÉ SOLIS

Théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie), route du Champ-de-Manœuvre, 75012. Du mardi au samedi, 20h30, dimanche à 16h. Jusqu'au 29/4. Tél.: 01 43 74 99 61.

# LE JOURNAL DU DIMANCHE

DIM. 15 AVRIL 2001

## L'éveil du printemps

★★★

**Théâtre de l'Aquarium**, Cartoucherie, Route du champ de manœuvre, Paris 12<sup>e</sup>. Tél. 01 43 74 99 61. Du mardi au samedi 20 h 30, dimanche 16 h. **Jusqu'au 29 avril.**

« Tu as déjà vu une fille ? Toute entière ? ». Les adolescents impatients et maladroits de Wedekind ont les mêmes tourments, le même romantisme, que ceux de toujours. Ecrite en 1891, la pièce époustoufle toujours par la modernité de son style déconstruit, ses alternances d'humour et de désespoir, sa rage, sa violence, ses mystères. La mise en scène de Paul Desveaux et la chorégraphie de Yano Iatridès exaltent la découverte de la sensualité, l'expression des corps, jusqu'à l'absolu de la mort parfois. Dans un espace qui laisse imaginer chaque paysage de cette fureur de vivre, les comédiens se livrent totalement, explosent, dansent, vibrent, palpitent. Impossible d'oublier Julie Recoing, Fabrice Cals et leurs camarades ainsi que, côté parents, Anne Lévy.

*Annie Chénieux*

12 au 18 avril 2001

## ♥♥ L'Eveil du printemps

de Frank Wedekind

Rien de fortuit dans l'intérêt que porta Freud à cette exploration du désir adolescent où coule la sève d'une jeunesse bridée par la morale puritaine.



Ramon Senera - BernardZ

« L'Eveil du printemps »

Sur un plateau dénudé, la mise en scène de Paul Desveaux semble d'abord pécher par excès d'application ; c'est pour mieux s'acheminer ensuite, avec grâce, vers des zones troubles situées par-deçà Bien et Mal. G. L.  
Jusqu'au 29 avril, Th. de l'Aquarium ; 01-43-74-99-61.

## L'Eveil du printemps ★★

En mettant à nu la douleur adolescente, Frank Wedekind, précurseur de l'expressionnisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fit scandale. Aujourd'hui, sa pièce n'a rien perdu de sa force. Des collégiens innocents, sous l'emprise de leurs premiers désirs sexuels, sont voués à des destins tragiques. L'une devient prostituée, une autre meurt à la suite d'un avortement, un autre encore se tire une balle dans la tête. Violence, trouble, malaise hantent ce magnifique poème dramatique. Sur un grand plateau obscur, Paul ▶



R. SENERA/BERNARD

**L'Eveil du printemps : un poème dramatique plein de violence.**

▶ Des yeux joue des lumières. Il trace un chemin labyrinthique comme autant de parcours intérieurs. Et observe les corps des acteurs, pleins d'une belle énergie, se mouvoir, courir, se dénuder et s'éteindre. Le tout avec l'impression de dérouler le fil d'un rêve aux multiples interprétations. **M. V.**

**Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, Paris (XII<sup>e</sup>), 01-43-74-99-61. De 90 à 130 F.**